

Le savoir botanique par les herbiers : une permanence du travail de cabinet

Denis Lamy

Bibliothèque spécialisée de Botanique,
CNRS et Muséum national d'histoire naturelle

La présentation d'aujourd'hui est essentiellement basée sur des documents conservés dans les bibliothèques municipales de Franche-Comté. Nous verrons ainsi la variété des aspects que peuvent revêtir les herbiers, et surtout élargir la notion d'herbier d'une collection de plantes sèches, comme le définit Joseph Pitton de Tournefort dans les *Eléments de botanique* (1694), à un ensemble de représentations comportant tous les éléments typiques d'une collection de plantes, à savoir : le nom du spécimen, la date et le lieu de récolte, le nom du récolteur et des informations sur le lieu de vie de la plante. Rappelons que « herbier » était au Moyen Âge le nom que l'on donnait aux livres illustrés de plantes.

Nous suivrons la formation d'un herbier depuis son apprentissage dans les classes du secondaire, jusqu'à son usage par le professionnel de la botanique ou de l'usage des plantes. En effet, il nous paraît important de souligner non seulement que la botanique de loisir suit en fait les mêmes règles que la botanique professionnelle, mais encore qu'il n'est pas nécessaire d'être un botaniste émérite pour constituer une collection rigoureuse. Si dans nos institutions l'herbier relève de la science, nous ne devons pas pour autant négliger ceux qui sont réalisés pour d'autres usages, tout aussi respectables. Ce que résumait Jean-Baptiste Lamarck en ces termes : « on devient botaniste en récoltant et en observant soi-même et en constituant un herbier » (Lamarck, 1789).

L'apprentissage de la botanique...

Dès les classes de 5^e, la botanique est enseignée à la fois de façon théorique et de façon pratique. Les herborisations y tiennent une bonne place et par conséquent les herbiers.



Ainsi en début d'un cahier d'élève de la classe de 5^e de la fin du XIX^e siècle, il est inscrit : « Un herbier est une collection de plantes desséchées par la pression et disposées dans un ordre déterminé. Les plantes sont recueillies, par les élèves, pendant les promenades botaniques ou Herborisations, qui se font sous la direction du maître chargé de l'enseignement. Chaque élève emporte : 1° un album de récolte (cahier de papier peu ou point collé, - vieux livre, - agenda-buvard des Magide Paris) 2° un crayon 3° quelques morceaux de papier blanc pour écrire le nom des plantes » (collection privée, Belfort)¹.

Illustration 1 : Herbier de Joseph Blanc, élève de 5^e à Toulon (Belfort, collection privée, photo Jean Ritter)

¹ La localisation en Franche-Comté est donnée pour les collections citées ; les autres collections sont conservées dans l'herbier ou dans les archives de la bibliothèque spécialisée de Botanique, du Muséum national d'histoire naturelle.

Cette présentation ne serait pas démentie par un botaniste averti. Il y a là l'essentiel pour récolter correctement les plantes et faire que cet album soit un outil individuel et pédagogique. Les récoltes sont observées, dessinées et enfin nommées. Pour que l'enfant ou même l'adulte, retienne quelque chose de son herborisation, le dessin est un geste important ; mais quelquefois il sera plus simple de coller une illustration découpée ailleurs, illustration qui pallie la difficulté d'insérer à la fois un spécimen, comme un champignon et un dessin (cf. le cahier de Thérèse Colin, 1960, Muséum de Gray).

Après avoir réalisé un herbier, on est en droit de se demander dans quel ordre le ranger. L'élève de la classe de 5^e parle d'« un certain ordre », tandis que Lamarck qualifie cet ordre de « quelconque du moment que le botaniste s'y retrouve », même s'il prône l'ordre naturel. En effet l'herbier est un outil de comparaison et un médium de transmission du savoir ; outil de comparaison dans la mesure où il présente une grande diversité de plantes, provenant de toutes parts, et qu'ainsi on peut « se rappeler des plantes qu'on a observées, des remarques particulières qu'on a faites à leur égard, & de l'aspect que chacune d'elles nous a présenté » (Lamarck, 1789 : 112) ; en cela il a de multiples avantages sur le jardin botanique. Médium de transmission du savoir puisqu'il est montrable et échangeable, comme nous allons le voir au cours de ce diaporama.

Cette transmission du savoir peut atteindre la troisième dimension, comme les cires de champignons réalisées par Pinson et les fruits en plâtre. Médecin de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, céroplasticien connu pour ses cires anatomiques, André-Pierre Pinson (1746-1828) réalisa et fit réaliser, au début du XIX^e siècle, à partir des planches coloriées de Pierre Bulliard (1742-1793), un ensemble de plus de 200 espèces dans le but de permettre de différencier les bons des mauvais champignons. La réalisation des fruits en plâtre relève elle aussi d'une pédagogie pratique ; elle rappelle le *carporama*, ensemble de 112 fruits tropicaux en cires, fabriqués par Louis Marc Antoine Robillard d'Argentelle (1777-1829), dans les années 1803-1826 à l'Île de la Réunion. En 1829, « à une époque où seuls les navigateurs avaient la possibilité de voir de près la nature tropicale, les Parisiens purent connaître et admirer dans leur volume et leur aspect d'ensemble, les détails de l'organisation des plantes et fruits tropicaux modelés en cire » (Keraudrin-Aymonin, 1979). Il portait à la connaissance des Européens la nature des fruits exotiques peu représentés dans les herbiers.



Cette transmission peut aussi passer par la réalisation d'herbier de démonstration, comme celui de Nouvelle-Calédonie (vers 1890), présentant et expliquant les plantes, ou les tableaux constitués par Gaston Bonnier et sans doute destinés à l'enseignement supérieur, en présentant les variations d'un groupe (genre ou famille) sur un seul tableau de 60 par 80 cm.

Illustration 2 :

Tableau de cours de Gaston Bonnier (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)

... laisse des traces chez les amateurs...

Ce goût pour la botanique, développé à tous les niveaux, enseignement secondaire ou supérieur, laissera des traces autant chez les amateurs que chez les professionnels.



Illustration 3 :
Herbier de souvenirs de Madame Mirimonde
(Musée Baron Martin de Gray, photo Jean Ritter)

L'herbier souvenir peut prendre des aspects fantaisistes mais esthétiques (herbier de la Bibliothèque municipale de Dole) en réalisant de véritables petits tableaux avec des algues et des fleurs ou s'accompagner de poèmes comme celui de Blazer, ancien maire de Montbéliard (Muséum de Montbéliard) ; il peut aussi s'avérer sérieux comme l'herbier anonyme du Jardin botanique de Besançon.



Illustration 4 : Herbier souvenir et poétique de Blazer, ancien maire de Montbéliard
(Muséum de Montbéliard, photo Jean Ritter)

... et chez les professionnels.

Entre les mains de passionnés, il prend différentes formes comme celui réalisé par le capitaine d'infanterie Saubinet durant son périple militaire. Cet herbier montre des spécimens de cryptogames collés avec un numéro de récolte et une détermination. Le numéro de récolte renvoie à un document que nous ne possédons pas et qui contiendrait les lieux de récolte correspondants ; les déterminations sont faites d'après la *Flore française* de Lamarck et De Candolle (1815). Les informations accompagnant la plante sont déjà plus explicites.



Chacun s'approprie cette technique, même s'ils ne sont pas des botanistes systématiciens reconnus, comme ceux dont la pratique professionnelle a pour matière première la plante. Ainsi, les pharmaciens ou les médecins constituent des ensembles de plantes à vertus médicinales (Muséum de Besançon, plantes médicinales de l'herbier Babey), les vendeurs de graines peuvent ainsi associer une représentation du port de la plante (Denaïfe et fils, herb., Muséum de Besançon), ou les vendeurs de bois pour l'ébénisterie étaler réellement leurs qualités (Amédée Roux, Muséum de Montbéliard). Tous pratiquent des herbiers pour mettre en valeur leur art, en diffusant un savoir utilitaire.

Illustration 5 : Herbarium d'un représentant commercial Amédée Roux (Muséum de Montbéliard, photo Jean Ritter)

Enfin, l'herbier Fourcade (Muséum de Paris) présente la particularité de vendre son auteur ou du moins ses capacités à constituer des collections de référence ; Charles Fourcade (mort à 65 ans en 1890) présente à l'exposition universelle de 1867 un album intitulé *Plantes des Pyrénées* comportant essentiellement des mousses. Considéré comme un dénicheur des mousses pyrénéennes, il se propose soit d'accompagner les botanistes sur des lieux originaux, soit de leur procurer des plantes d'une région dans laquelle ils n'iront pas. Pour cela, il participe aux concours des expositions régionales ou universelles ; l'obtention d'une médaille est gage de qualité et outil de propagande.

La pratique des *exsiccata*, entre livre et herbarium...



Illustration 6 : *Exsiccata* de Jean-Baptiste Mougeot et al. (BM de Salins-les-Bains, photo Henri Bertrand)

Cette pratique de petits herbiers constitués sur un thème est directement issue d'une longue tradition, celle des *exsiccata* : ouvrage illustré de plantes séchées, à mi-chemin entre un ouvrage et un herbarium proprement dit. Pratique qui se met en place dès la fin du XVIII^e et qui permet de diffuser sous forme d'abonnements ou de souscriptions les plantes de sa région, les plantes d'une même famille de régions différentes.

Cette pratique nécessite la récolte non pas d'un seul spécimen d'une espèce, mais 150 à 200 exemplaires de la même plante, de les préparer comme un herbier, et de les accompagner d'une étiquette imprimée, titrée et numérotée et portant les informations traditionnelles : nom de la plante, date et lieu de récolte, nom du récolteur. Ils se présentent le plus souvent sous la forme reliée, mais aussi sous forme de sachets avec étiquettes accompagnés d'un livret imprimé. Ils ont un auteur, un lieu d'édition, une date d'édition et sont donc considérés comme livres, et peuvent donc contenir la description d'espèces nouvelles qui feront priorité. Cela correspond donc à la diffusion d'ouvrages de références, d'herbiers de références, outils palliatifs du livre illustré, convenant bien à de nombreux botanistes relativement isolés.

La pratique est très commune chez les cryptogamistes parce que les spécimens sont petits et se prêtent bien au format du livre : ainsi les *Lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes* (1882-1888, 450 numéros) de Camille Flagey (1837-1898) (BU Médecine de Besançon), les *Algues marines* de F. Stenfort, dont la page de titre est illustrée par une composition de plusieurs espèces d'algues (BM de Dole) et le *Stirpes Cryptogamae vogeso-rhenanae* de J. B. Mougeot et C. G. Nestler (BM de Salins), diffusé à plus de 200 exemplaires, à partir de 1810 (Bruyères, 1810-1890, 16 fasc. de 100 spécimens) ; Jean-Baptiste Mougeot (1776-1858), pionnier du genre en France, se payant

le luxe de constituer des séries complètes sur commande, et de corriger les erreurs de détermination par l'envoi de nouvelles étiquettes à ses souscripteurs de la première heure. Cette collection de la Bibliothèque municipale de Salins a échappé à l'enquête de Nicolas Robin, auteur d'une thèse sur J. B. Mougeot (2003), parce qu'il n'a envoyé son questionnaire d'enquête qu'aux muséums et aux archives. Ceci pour souligner, d'une part, l'intérêt des inventaires dans les bibliothèques municipales et, d'autre part, que la forme de l'herbier peut permettre de prédire le lieu de son dépôt ; les formes reliées, le plus souvent vendues avec les ouvrages, se retrouveront dans les bibliothèques.



Illustration 7 : Herbier de Camille Flagey (BU Médecine Besançon, photo Jean Ritter)



Illustration 8 : Herbier de plantes marines de F. Stenfort (BM de Dole, photo Henri Bertrand)



Agence régionale de coopération

Colloque « Voyages en Botanique », 16 & 17 juin 2005, Besançon

... augmente aussi les collections personnelles.



Ces échanges vont permettre à chaque botaniste de constituer leur propre collection avec des déterminations basées sur ces *exsiccata*, séries de référence, et sur la littérature. Ils se retrouvent dans les collections avec des étiquettes imprimées comme le *Flora galliae et germaniae exsiccata* de C. Billot (1796-1863), dans l'herbier de Parisot (Société belfortaine d'émulation), au côté de spécimens récoltés par le botaniste lui-même ou obtenu par échanges avec ses collègues français ou étrangers, dans l'herbier Bonnamyé (SBE Belfort), le spécimen d'*Acera pyramidalis* Reichenbach de l'herbier C. Bertrand, récolté dans le Var, côtoie sur la même planche le spécimen récolté par Bonnamyé lui-même dans le Haut-Rhin. Nous avons de véritables collections gigognes, témoin du savoir du botaniste qui a constitué la collection. Ce n'est point une collection de timbres, c'est une collection d'objets biologiques sans cesse remis en question à la lumière des dernières découvertes.

Illustration 9 : Herbarium Bonnamyé (Société belfortaine d'émulation, Belfort, photo Vincent Moncorgé)

René Maire (1878-1949) (herbier au Muséum de Gray) adjoint à son étiquette un commentaire portant sur la variabilité d'un caractère considéré comme important par Godron pour distinguer deux espèces de *Gagia*.

Enfin cette tradition perdue jusqu'à nous, en témoigne l'herbier de Robert Billerey (Belfort), contenant des récoltes de la fin du XX^e siècle de France et d'ailleurs.



Illustration 10 : Herbarium de Robert Billerey (Belfort, collection privée, photo Vincent Moncorgé)

Les herbiers anciens étaient souvent reliés....



Les herbiers sont connus depuis le milieu du XVI^e siècle et représentent une réalité objective, palliant les défaillances de mémoire. Ils étaient communément reliés, rappelant en cela les *herbarium*, ouvrages illustrés du Moyen Âge. La Bibliothèque municipale de Dole possède un très bel herbier relié, en deux volumes, constitué en 1774-1776, attribué au Dr Bouvier, médecin de la mère de Napoléon. Cet « Herbier rangé selon la méthode de Tournefort, avec sa nomenclature et celle de M. le chevalier von Linné et suivie des noms français et quelques notes en détail historique » est très bien conservé, mais en l'ouvrant on se rend compte que si la plante reste horizontale, la page, elle, est curviligne ; l'ouverture répétée d'un tel ouvrage entraînera très vite une détérioration des spécimens ; une numérisation de ces planches permettra d'en limiter par la suite son ouverture, et par conséquent l'endommagement des plantes.

Illustration 11 : Herbier relié attribué au Dr Bouvier, médecin de la mère de Napoléon (BM de Dole, photo Henri Bertrand)

L'autre exemple présenté aujourd'hui est quelque peu à l'opposé quant à l'état de la collection. Il s'agit de l'herbier d'Albrecht von Haller (1708-1777), naturaliste et humaniste du milieu du XVIII^e siècle. Cet herbier est conservé à Paris, suite aux prises napoléoniennes en Italie. Il a fait partie d'un grand cortège au Champ-de-Mars pour montrer les objets rapportés par Napoléon, comprenant des notes et dessins de Léonard de Vinci, mais aussi l'herbier d'Ulisse Aldrovandi, qui lui a été réclamé par les Italiens. L'herbier Haller est fort de 59 gros volumes, reliés assez serrés, très difficilement ouvrables et par conséquent peu consultés ; alors que cet herbier, image « biologique » de la dernière publication de Haller, *Historia stirpium indigenearum Helvetiae inchoata* (Bern, 1768), est d'une importance historique et taxonomique considérable. Ces volumes ont été assez endommagés, les collections du Muséum ayant de nombreuses fois déménagées et n'ayant pas été toujours conservées dans les meilleures conditions. Le volume qui a servi de test pour la restauration est le plus abîmé de tous (reliure cassée, planches très endommagées). Il a donc été décidé de le démonter entièrement, numérotant la planche et son onglet. Les restes de la reliure ont été conservés dans le même contenant que les planches désormais séparées. L'objet scientifique a primé sur l'objet patrimonial².

Deux cas extrêmes pour souligner l'importance d'un herbier ancien au regard du botaniste, puisqu'il s'agit d'un herbier d'objets biologiques, et au regard du conservateur, puisqu'il revêt un caractère patrimonial indéniable. Toutefois la restauration doit prendre en compte, paradoxalement, ces deux aspects : consultation scientifique et conservation.

² cf. mémoire de M. Margez (2004) et article de Margez *et al.* (2005)

... mais aussi en feuilles séparées...



Les herbiers anciens ne sont pas tous reliés ; ainsi l'herbier de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) ou celui de Sébastien Vaillant (1669-1722), botanistes qui se sont succédés comme professeurs de botanique au Jardin du Roy. Les planches séparées étaient réunies dans de gros classeurs. Les plantes y sont proprement insérées. Au Muséum, l'herbier Tournefort, image de sa classification, a été conservé tel quel ; tandis que celui de Sébastien Vaillant, dont l'ouvrage de référence comportait une présentation des genres en ordre alphabétique, a servi de base à la constitution, par René Louiche Desfontaines (1750-1833), de l'herbier général des phanérogames du Muséum, dès 1793. Les cryptogames ont été conservés à peu près tels que les avaient laissés Vaillant. On y remarque un soin tout particulier pour les champignons qui sont cousus sur la planche, des languettes de papier évitant le trou dans la feuille ; dans cet herbier les mousses sont présentées brin à brin (comme dans celui de Tournefort) et sont l'objet d'une nouvelle détermination plus de 250 ans après. Dans votre région l'herbier Philibert Babey (1786-1848) (conservé à la BM de Salins), auteur d'une *Flore jurassienne* (1845), comporte des observations d'ordre morphologique ou écologique sur les étiquettes.

Illustration 12 : Planche de champignons de l'herbier de Sébastien Vaillant (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)

... ou sous d'autres formes.

Mais les botanistes se permettent aussi des fantaisies, comme les planches « décor » de l'herbier supposé de l'abbé J. Cariot (Bibliothèque diocésaine de Montciel), dans la région de Lyon, ou comme celui de Michel Adanson (1727-1806), réalisé pendant son exploration du Sénégal, dans les années 1749-1754. Les champignons ont été desséchés et placés dans des boîtes faites à partir de cartes à jouer. Cela n'est pas sans rappeler la technique actuelle des mycologues : les champignons sont rapidement séchés et placés dans des sachets transparents et dans des tiroirs, abandonnant par le fait la planche d'herbier traditionnelle.



Illustration 13 : Herbier mycologique de Michel Adanson (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)



Cet abandon est aussi déterminé par la nature de l'objet à préserver. Ainsi, les algues unicellulaires, les diatomées, les pollens sont conservés sous forme de préparations microscopiques. Enfin, la mise en flacon peut relever soit d'une tradition comme le droguier des Jussieu, soit d'une commodité pour préserver les spécimens en alcool (champignons, algues, plantes).

L'observation accompagne l'objet...

Comme nous l'expliquait l'instituteur de la classe de 5^e, dessiner la plante que l'on a récoltée fait partie de l'étude botanique. Ce dessin, présent dans les publications, l'est aussi dans les herbiers ; il apporte au spécimen sec des informations prises sur le vivant. Les deux éléments sont donc complémentaires et seront très utiles lors d'un réexamen du spécimen. Toutefois les mesures de conservation du dessin ne sont pas compatibles avec celles de l'herbier ; il est souhaitable, alors, de numériser l'ensemble de la planche (le spécimen et son illustration et/ou ses notes) et d'isoler l'illustration, en gardant un lien entre les deux objets.

Illustration 14 : Herbarium supposé de l'abbé Cariot (Bibliothèque diocésaine de Montciel, photo Vincent Moncorgé)

Dans l'herbier de Charles Naudin (1815-1899), spécialiste de l'étude des hybrides, directeur de la Villa Thuret, les spécimens sont souvent accompagnés d'un dessin aquareillé et de notes d'observations. Cette observation dessinée peut prendre une large place comme dans l'herbier Georges Métrod (1883-1961), professeur de mathématiques au Lycée de Champagnole, spécialiste des champignons ; sa collection comporte systématiquement des spécimens accompagnés de dessins et de notes, souvent plus « lisibles », plus utilisables que le spécimen sec, qui a perdu sa forme, sa couleur, son odeur, critères essentiels dans la détermination des champignons. Cette relation étroite – objet, dessin, observation – est un chemin vers la publication. L'herbier des bryophytes du Cameroun, de l'abbé Jean Augier (1909-1997), professeur de botanique à l'Institut catholique (Paris), est constitué d'une vingtaine de cahiers spirales de format 21 x 27 cm, comportant pour chaque espèce : le spécimen, des notes, des dessins et des photos, constituant à la fois un herbier et une flore inédite.

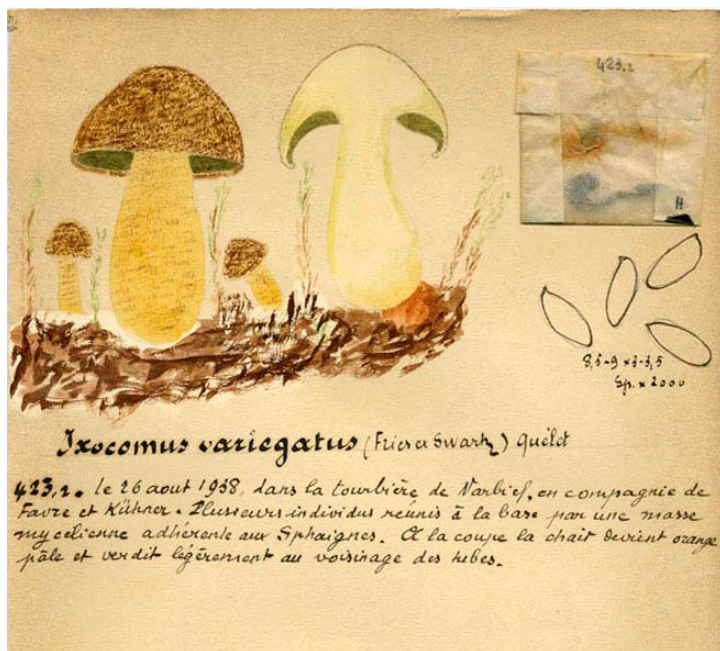


Illustration 15 : Herbarium Georges Métrod ; *Ixocomus variegatus* (Fries & Swartz) Quélet (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)

... ou le remplace.

Quelquefois la représentation du spécimen prend le dessus, l'objet étudié n'est plus conservé mais l'ensemble des observations est ordonné comme un herbier et décliné avec les mêmes informations, à savoir celles portées sur l'étiquette de l'herbier. Nous sommes alors en face d'un herbier peint ; herbier qui lui aussi prend différentes formes.



Illustration 16 : Herbier peint de Jacques Mattias Traiteur
(BM de Dole, photo Henri Bertrand)

L'herbier peint de Jacques Mattias Traiteur, relié en trois volumes (BM de Dole) fut réalisé à la fin XVIII^e siècle. Il représente les plantes du Jardin botanique de Strasbourg, sur fond noir, et constitue un magnifique ensemble référencé selon le système de J. P. de Tournefort.

Mais nous pouvons avoir aussi un album d'étude comme le cahier d'observations de Georges Cuvier (Cadomi 1790, conservé à Montbéliard). Ces études pouvant à leur tour prendre l'aspect systématique d'observations d'une partie de la plante, ainsi les bourgeons et les feuilles dessinés et peints par Léon Miller, dessinateur anonyme de Gaston Bonnier ; ces albums permettent aisément des comparaisons entre les différentes plantes.

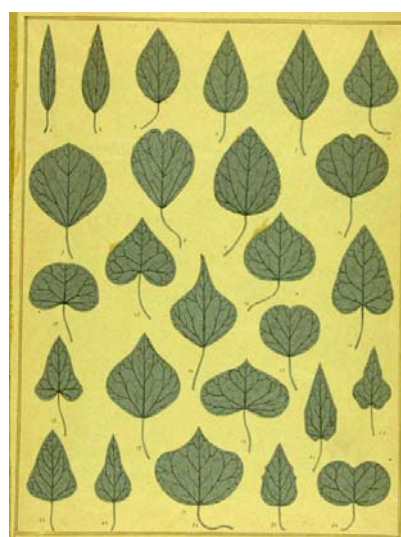


Illustration 17 :
Album de feuilles de Léon Miller, illustrateur de Gaston Bonnier
(Lons-le-Saunier, photo Henri Bertrand)

Une place spéciale doit être donnée aux cryptogames et notamment aux champignons. Ces derniers présentent des difficultés à se mettre à plat en herbier, et à conserver intacts leurs éléments caractéristiques. Certes il existe bien des spécimens en herbier, mais beaucoup d'entre eux sont peu réobservables. On a vu Métrod pallier ce défaut par des aquarelles ; en cela il est l'héritier d'une longue tradition dont un maillon remarquable est Pierre Bulliard. Bulliard publie *Histoire des champignons de la France* (1791-1792), composé de planches imprimées en couleur avec un procédé qu'il a mis au point. Sur chaque planche est représenté le champignon, accompagné d'un texte descriptif. La qualité scientifique et artistique de ces planches fait qu'il sert à la même époque à Pinson pour réaliser ses cires. La bibliographie mycologique nous apprend que Bulliard est incontournable dans les références taxonomiques. Il servira à tous les mycologues à la fois pour déterminer leurs récoltes mais aussi pour leur apprentissage de l'observation. Ainsi le commandant Julien Lignier (1872-1932) commence par se constituer une collection de champignons peints en recopiant ceux de ses prédécesseurs : il copie 428 planches de Bulliard, les planches de Charles de L'Écluse, celles de la *Flora Batava* (Amsterdam 1800-1940), etc. Il réalise par la suite des aquarelles d'après nature : série de plus de 5 000 planches qui ont été revues par deux mycologues pour évaluer leur qualité scientifique et artistique; ses représentations de myxomycètes sont de toute beauté.

Lorsque N. Patouillard propose de baser la classification sur les caractères des spores, il fleurit alors des albums constitués de dessins de spores, comme celui du major Pierre Alfred Briard (1811-1896, album de 165 planches représentant 3 281 espèces !) ou de Ernest Richon (1820-1893). Mais les herbiers d'aquarelles ne sont pas le seul fait des mycologues, les phycologues en réalisent pour les algues. Ainsi, Louis Alphonse de Brébisson (1798-1872), botaniste normand du début du XIX^e siècle, très fin observateur, un des pères fondateurs de la Société française de photographie, constitue des ensembles d'aquarelles d'algues filamenteuses d'eau douce, référencées comme un herbier, avec date et lieu de récolte, le nom et des observations (ensemble de plus de 1 000 aquarelles). Il réalisera aussi un album de champignons. Une anglaise, Anna Atkins, utilise une autre technique, le cyanotype. 330 cyanotypes sont réalisés à partir de spécimens frais des côtes anglaises et déterminés avec l'aide d'un phycologue anglais réputé ; ils seront publiés entre 1843 et 1853.

Nous finirons ce tour d'horizon des herbiers avec deux mycologues franc-comtois : Lucien Quélet et Narcisse Patouillard.



Lucien Quélet (1832-1899), docteur en médecine à Hérimoncourt, dresse un catalogue des champignons de France. Il dessine les champignons qu'il récolte ; ses planches sont préparées, revues et remises en page et quelquefois redéterminées. La présence de quelques-unes de ses aquarelles dans d'autres collections de mycologues atteste le fait qu'il utilise ses planches comme des herbiers, échange du savoir.

Illustration 18 : Planche d'aquarelles de champignons de Lucien Quélet (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)

Narcisse Patouillard (1854-1926), pharmacien à Poligny puis en région parisienne, occupe quelques années un poste d'assistant au Muséum, où il assure un important travail dans

les collections de champignons. Au tout début du XX^e siècle, il proposera une nouvelle classification des champignons basée sur les caractères des spores, mais il s'est surtout distingué pour ses études des champignons exotiques. Ses héritiers vendent son herbier et ses aquarelles. L'herbier est acheté par le Farlow Herbarium (Harvard University), alors que les aquarelles, grâce au soutien financier de la Société des amis du Muséum, sont acquises par le Muséum pour le laboratoire de cryptogamie. Cet ensemble, de près de 4 000 aquarelles, est une fois de plus révélateur de la notion d'herbier au sens large. Chaque planche comporte le nom du champignon, date et lieu de récolte et le collecteur, ainsi que des notes de description.

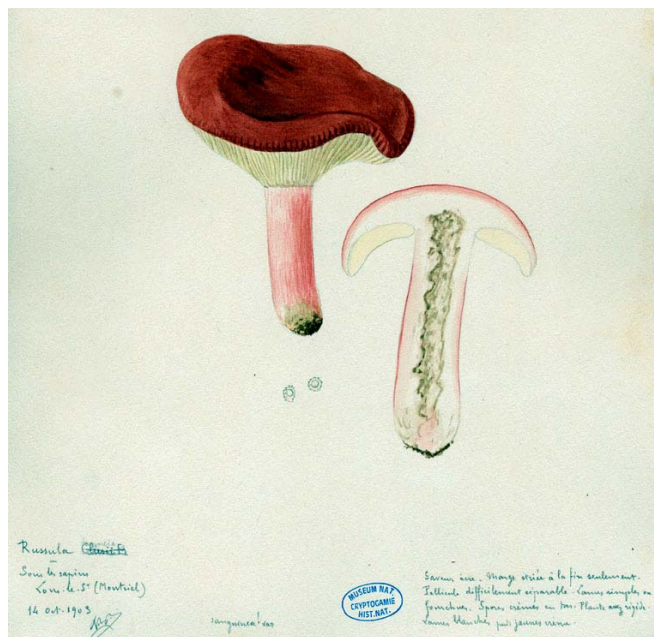


Illustration 19 : Planche d'aquarelle de Narcisse Patouillard, *Russula* récoltée à Lons-le-Saunier en 1903 (Paris, MNHN, Botanique, photo Françoise Bouazzat)

L'herbier peut donc revêtir différentes formes : de la planche traditionnelle au flacon, en passant par les préparations microscopiques ou les aquarelles. Il demeure une collection de plantes ou de parties de plantes, référencées de la même manière : nom du spécimen, date et lieu de récolte, récolteur. Pour parvenir à sa réalisation, le botaniste qu'il soit amateur ou professionnel, d'hier ou d'aujourd'hui, fait le même geste : récolter, observer, nommer, classer. Le travail de cabinet en reste la clef de voûte.

Bibliographie

- KERAUDREN-AYMONIN, M., « Le carporama de L. M. A. Robillard d'Argentelle », dans *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, 4^e série, t. 1, 1979, *Miscellanea*, p. 117-149.
- LAMARCK, J. B., [entrées « Herbier » et « Herborisations »], dans LAMARCK, J. B., *Encyclopédie méthodique, Botanique*, Paris, Pancoucke, t. 3, 1789, p. 111-116.
- LAMARCK, J. B. et DE CANDOLLE, A. P., *Flore française*, 3^e édition, Paris, Desray, 1815, 4 tomes.
- LAMY, D., BOUZZAT, F., « Trésor de mycologue, l'herbier du Muséum National », dans *Spécial champignons magazine*, n° 46, avril-mai 2005, p. 33-36.
- LE DANTEC, D., *Encyclopédie pratique et raisonnée des plantes*, Paris, Barbillat, 2000.
- MARGEZ, M., *Restauration de l'herbier Albrecht von Haller*, Mémoire de fin d'études, Institut national du patrimoine, 2004.
- MARGEZ, M., AUPIC, C., LAMY D., *Restauration d'un instrument scientifique : l'herbier Haller du Muséum national d'Histoire naturelle*, Support tracé, 2005.
- PIERREL, R., et REDURON, J. P., (coord.), *Les herbiers : un outil d'avenir ; tradition et modernité*, Villers-les-Nancy, AFCEV, 2004.
- ROBIN, N., *De l'étude des réseaux et des pratiques naturalistes au dix-neuvième siècle. Biographie d'un médecin naturaliste vosgien Jean-Baptiste Mougeot (1776-1858)*, Thèse Doctorat EHESS, Paris, 2003.



Agence régionale de coopération

Colloque « Voyages en Botanique », 16 & 17 juin 2005, Besançon

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Pascale Milly, chargée de mission d'ACCOLAD, pour sa sélection des images des fonds conservés par les bibliothèques municipales de Franche-Comté, réalisées par Vincent Moncorgé, Jean Ritter et Henri Bertrand. Je remercie aussi Françoise Bouazzat pour les photographies du fonds botanique du Muséum national d'histoire naturelle et pour les discussions qui ont permis la construction de cette contribution.

ACCOLAD
Agence régionale de coopération de Franche-Comté
37 A rue Édouard Frossard, 90300 Cravanche
Tél. : 03 84 26 99 51
courriel : accolad@livre-franche-comte.com
Site : www.livre-franche-comte.com



Agence régionale de coopération

Colloque « Voyages en Botanique », 16 & 17 juin 2005, Besançon